

Un royaume déménage de Raphaël Dostie et Terence Chotard

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 172, juin–juillet 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2015). Compte rendu de [*Un royaume déménage* de Raphaël Dostie et Terence Chotard]. *24 images*, (172), 52–52.

Un royaume déménagement

Raphaël Dostie et Terence Chotard | 2014 | Documentaire | 19 minutes

Scé. : Raphaël J. Dostie et Terence Chotard. Ph. : Ménad Kesraoui. Concept. son. : Frédéric Cloutier. Mont. : Terence Chotard. Mus. : Sina Bathaie. Prod. : Fanny Drew et Jean Fugazza (Ecranhia productions).

Un royaume déménagement est une incursion dans le monde clos de la congrégation des sœurs catholiques de Sainte-Jeanne-d'Arc. Elles sont 82 religieuses, occupant une vieille bâtisse au bord du fleuve Saint-Laurent, près de Québec. Elles sont surtout très âgées, isolées, et n'ont pas de réelle relève à leur suite. Alors, elles ont voté le déménagement de leur congrégation. *Un royaume déménagement* est donc l'histoire d'une disparition, celle d'une époque révolue et de la fin de la religion comme structure sociale, ce dont les principales intéressées semblent tout à fait conscientes. Au fil des saisons, les cinéastes Terence Chotard et Raphaël J. Dostie filment avec délicatesse et pudeur cet univers feutré, rythmé par le chuchotement des prières. Ils ont l'intelligence de privilégier la simple observation dans leur approche documentaire, tout en retenue, plutôt que de forcer les entrevues et les témoignages. Optant pour de longs plans sereins, ils s'attardent sur les activités quotidiennes, dont le cycle immuable perdure malgré l'approche d'un grand bouleversement. Délestées depuis longtemps d'un véritable rôle social, les sœurs s'affairent surtout à réciter ou écouter les prières, à l'habillage, à l'entretien des objets du



couvent... Une sœur dépoussière des poupées à l'effigie de religieuses dans une vitrine, ou encore la statue en cire d'un prêtre. On se croirait déjà dans un musée, face à la reconstitution d'un monde disparu. Des meubles sont emmenés, devant le regard mélancolique d'une sœur à la fenêtre. Une autre religieuse, comme si elle anticipait des adieux douloureux, vit ses derniers instants parmi ses compagnes, alors que dehors les pelleuses commencent à s'affairent. *Un royaume déménagement* ne cède pas à la nostalgie, mais interroge la perte de tout ce qui se cachait là, depuis si longtemps, et dont on ne perçoit plus le sens et la fonction. Le déménagement des sœurs vers ce qui ressemble à une maison de retraite se fait en parallèle de l'excavation de leur cimetière. Lorsqu'un lieu est arraché à même le sol, ce qu'il abritait peut-il lui survivre? – **Apolline Caron-Ottavi**

La tête en bas

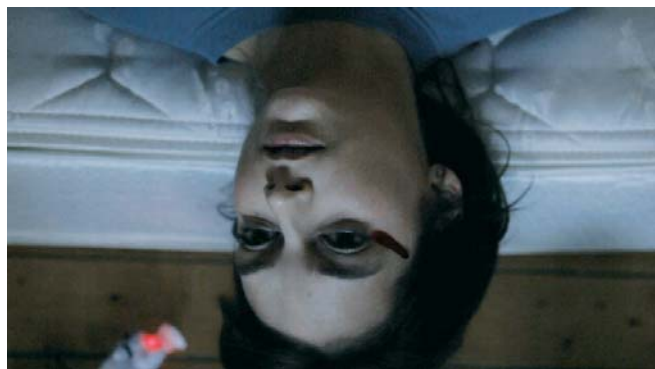
Maxime Giroux | 2013 | Fiction | 29 minutes

Scé. : Alexandre Laferrière et Maxime Giroux. Dir. ph. : Sara Mishara. Concept. son. : Frédéric Cloutier et Stéphane Bergeron. Mont. : Mathieu Bouchard-Malo. Mus. : Hôtel Morphée. Int. : Sophie Desmarais, Victoria Diamond, Éliane Préfontaine et Martin Dubreuil. Prod. : Nancy Grant, Sylvain Corbeil et Maxime Giroux (Metafilms).

Avec *La tête en bas*, Maxime Giroux revient aux thématiques développées dans les longs métrages *Demain* et *Jo pour Jonathan*. On pourrait dire que les trois jeunes filles de son film sont trop près de la terre, d'un réel qui les enferme. Elles se réfugient chez elles, solitaires, et les rencontres qu'elles semblent avoir provoquées ne font que les enfoncer dans leur apparente schizophrénie. Elles ont renoncé aux sentiments, au monde, se dit-on. Elles ne savent pas quoi faire, vaquent à des choses inutiles, s'abandonnant à des jeux flous. Enfermées dans leur appartement, elles se ferment aussi aux autres – et à nous.

Que pouvons-nous tirer d'elles? Ont-elles renoncé à tout? Probablement. Elles semblent avoir une âme ruinée. Elles ne savent pas ce qu'elles veulent. Elles ne veulent probablement plus rien. Ou sont-elles trop conscientes du monde fini qui les entoure pour adopter une telle posture?

Une (disons Victoria) joue à mettre sa tête en bas. Une autre (Éliane) programme des rencontres, les yeux bandés. La troisième (Sophie) emprunte un jouet, fascinée par tout ce qui vole (mais tombe). Elles donnent comme elles peuvent corps au quotidien, qui n'est que déraison et vide. Elles sont comme dans un état végétatif. Entre l'ennui – et le



désarroi qu'il provoque –, elles ne savent pas se décider. Elles laissent le destin la faire pour elles. Elles ont abdiqué.

Maxime Giroux a choisi une mise en scène en parfaite symbiose avec l'état dépressif de ses personnages. Sa caméra, presque toujours immobile, coince les jeunes filles, les épingle – le cinéaste a un côté entomologiste froid et cruel. Il met beaucoup d'accent sur un fond sonore fait de bruits de toutes sortes qui, à force, déréalise tout, personnages comme situations. Sa réalité trouble: on a l'impression que Giroux filme des morts-vivants. Placée sous le signe de l'économie, sa réalisation est épurée jusqu'à l'asphyxie. Tout est, en fin de compte, lent, engourdi. Ses jeunes filles se laissent glisser dans cette torpeur qui les saisit, s'y laissent laisser tomber la tête la première, comme le suggère le dernier plan de ce court métrage au climat hypnotique étrange et à la douceur trompeuse. – **André Roy**